L'organisation de la frontière arabo-byzantine en Cappadoce (VIIIe-IXesiècle)

Sophie Métivier

L'ORGANISATION DE LA FRONTIÈRE ARABO-BYZANTINE EN CAPPADOCE (VIII^e^-IX^e^ SIÈCLE)

Sophie MÉTIVIER

La genèse[1] de la frontière entre l'empire byzantin et le califat[2] a été analysée d'abord et avant tout comme un processus conduit à l'instigation des Arabes, responsables, dans la seconde moitié du VIII^e siècle, sous les premiers califes abbassides, de la mise en place du système frontalier des *ʿawāṣim* et des *thughūr* en Cilicie, en Syrie du Nord et en Mésopotamie[3]. Quant aux Byzantins, soucieux de protéger le plateau central de l'Anatolie, ils auraient contribué dans un premier temps à la formation d'un no man's land, avant de procéder, à la fin du VIII^e et dans la première moitié du IX^e siècle, à la création de verrous

1. Je remercie Vivien Prigent pour ses relectures attentives et ses suggestions nombreuses ainsi qu'Éric Vallet pour m'avoir traduit différents extraits de sources arabes.

2. Sur la frontière arabo-byzantine, M. BONNER, *Aristocratic Violence and Holy War: Studies in the Jihad and Arab-Byzantine Frontier*, New Haven 1996 (American Oriental Studies, 81). J.F. HALDON et H. KENNEDY, The Arab-Byzantine Frontier in the Eighth and Ninth Centuries: Military Organisation and Society in the Borderlands, *Zbornik radova Vizantološkog instituta* 19, 1980, p. 79-116, repris dans M. BONNER éd., *Arab-Byzantine Relations in Early Islamic Times*, Aldershot 2004 (The Formation of the Classical Islamic World, 8), p. 141-178. R.-J. LILIE, *Die byzantinische Reaktion auf die Ausbreitung der Araber*, Munich 1976 (Miscellanea Byzantina Monacensia, 22). A. A. VASILIEV, *Byzance et les Arabes*, I. *La dynastie d'Amorium (820-867)*, trad. H. GRÉGOIRE et M. CANARD, Bruxelles 1935 (Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae, 1). Voir aussi P. TOUBERT, Frontière et frontières : un objet historique, dans J.-M. POISSON éd., *Castrum 4. Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, Rome–Madrid 1972 (CÉFR, 105. Collection de la Casa de Velázquez, 38), p. 8-17. R.-J. Lilie s'appuie, dans le cas des sources arabes, sur les traductions et compilations de E.W. Brooks, qui sont incomplètes (E.W. BROOKS, The Arabs in Asia Minor (641-750), from Arabic Sources, *Journal of Hellenic Studies* 18, 1898, p. 182-208, et ID., Byzantines and Arabs in the Time of the Early Abbasids, *The English Historical Review* 15, 1900, p. 728-747, 16, 1901, p. 84-92). Voir BONNER, *Aristocratic Violence* (cité n. 2), p. 43, n. 1 : on dispose depuis E.W. Brooks de nouvelles sources, l'*Histoire* de Khalīfa b. Khayyāṭ et les *Ansāb* d'al-Balādhurī.

3. BONNER, *Aristocratic Violence* (cité n. 2), p. 85, souligne que cette géographie de la frontière est principalement une construction des sources littéraires.

Puer Apuliae. *Mélanges offerts à Jean-Marie Martin*, éd. E. CUOZZO, V. DÉROCHE, A. PETERS-CUSTOT et V. PRIGENT (Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, Monographies 30), Paris 2008.

frontaliers dans les régions du Taurus et de l'Antitaurus, les clisures de Séleucie, de Cappadoce et de Charsianon, élevées ultérieurement au rang de thèmes[4]. L'ensemble de ces mesures font, à cette date, des anciennes provinces de Cappadoce (Cappadoce I et Cappadoce II) avec celles d'Arménie et l'Isaurie la zone de frontière par excellence entre les deux puissances, du moins jusqu'au début de la reconquête byzantine, dans la seconde moitié du IX[e] siècle. Le défaut de documentation qui touche jusqu'à la création des clisures et des thèmes ainsi que, sans doute, le *terminus post quem* assigné par Vasiliev à son étude des relations arabo-byzantines – l'arrivée au pouvoir de la dynastie d'Amorium – ont eu pour conséquence de laisser dans l'ombre le processus même de formation de la zone frontalière et de faire débuter l'histoire de la frontière arabo-byzantine en Orient dans la première moitié du IX[e] siècle, au moment où les rachats de prisonniers entre Byzantins et Arabes commencèrent à avoir lieu sur le Lamos à en croire al-Masʿūdī dans le *Livre de l'avertissement et de la révision*[5]. La frontière constitue en revanche un objet d'étude à part entière dans l'historiographie des premiers siècles de l'islam, pour avoir été décrite en tant que telle par les géographes musulmans aux IX[e] et X[e] siècles. M. Bonner a analysé l'élaboration de la frontière comme la conséquence des clivages internes à la société musulmane au début de l'époque abbasside, tandis que ses prédécesseurs ont construit l'histoire des *thughūr* à la lumière des guerres arabo-byzantines et, plus généralement, de l'expansion musulmane. L'historiographie byzantine a expliqué la genèse et le développement du système des thèmes, la nouvelle organisation territoriale de l'empire, à la fois par la contrainte militaire et l'évolution politique de l'empire, sans considérer en revanche la question des frontières comme un cas particulier, du moins pour la période de formation des thèmes[6]. Le processus de formation et d'institutionnalisation de la zone frontalière entre l'empire et le califat en Cappadoce et dans les régions immédiatement voisines, les moyens, la place et la fonction qui lui sont impartis et reconnus par l'État byzantin, éclairent pourtant et la politique de l'empire face aux Arabes et sa conception du territoire impérial.

4. LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 186-190, décrit la zone frontalière comme un no man's land, sans statut institutionnel, qui n'a d'autre enjeu que défensif. H. AHRWEILER, La frontière et les frontières de Byzance en Orient, dans M. BERZA et E. STANESCU éd., *Actes du XIV[e] Congrès international des études byzantines (Bucarest, 6-12 septembre 1971)*, Bucarest 1974 (repris dans EAD., *Byzance : les pays et les territoires*, Londres 1976 [Variorum Reprints, CS, 42], III), p. 219 : « une sorte de no man's land, dévasté et abandonné, se crée dans les endroits où passe la frontière ».

5. HALDON–KENNEDY, The Arab-Byzantine Frontier (cité n. 2), ne considèrent pas la question de la formation du système administratif byzantin qu'ils exposent aux pages 85-86 et 101-105. AHRWEILER, La frontière (cité n. 4), p. 217, à propos de la « kleisourarchia » : « L'institution est trop connue pour y insister ». Sur les rachats de prisonniers dans AL-MASʿŪDĪ, *Le livre de l'avertissement et de la révision*, trad. B. CARRA DE VAUX, Paris 1897, p. 255-263, voir A. MIQUEL, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11[e] siècle*, II. *Géographie arabe et représentation du monde : la terre et l'étranger*, Paris 1975 (Civilisations et Sociétés, 37), p. 470-472.

6. M. BONNER, Introduction. Byzantine-Arab Relations, dans ID. éd., *Arab-Byzantine Relations* (cité n. 2), p. xxiv : « On the Byzantine side, the frontier zone seems to have been nearly coterminous with Byzantine Anatolia itself, at least throughout much of the first two centuries. […] On the Muslim side, the frontier was more truly marginal, in the sense that it constituted a distinct and […] not-too-large area. »

Suivant les termes de B. Martin-Hisard, « [p]endant plus d'un siècle, l'Empire byzantin avait eu comme seule frontière orientale celle qu'acquéraient ses armes et que l'ennemi qui pénétrait en profondeur son territoire remettait aussitôt en question »[7]. Seules les campagnes militaires sont en effet susceptibles de nous faire connaître la première zone de contact entre Byzantins et musulmans. À partir des années 640, les expéditions des armées arabes contre les Byzantins eurent certes pour objectif, sinon la conquête de l'empire, du moins la continuation de l'expansion, à laquelle l'échec du siège de Constantinople en 717 mit un terme en Asie Mineure, à en croire l'historiographie. Dès la fin du VII^e^ siècle cependant, une partie de ces expéditions eurent également pour fonction de protéger la mise en place d'une zone frontalière, qui se fit par les armes et dans le cadre précisément de ces campagnes. À l'instar de Césarée de Cappadoce, prise par les armées arabes en 646[8] et, peut-être, en 655[9], les provinces de Cappadoce comme celles de Cilicie et d'Arménie furent particulièrement exposées aux premières expéditions militaires arabes en Asie Mineure dès le milieu du VII^e^ siècle. Elles ne furent pourtant que traversées par ces campagnes ennemies qui frappèrent l'ensemble des provinces anatoliennes de l'empire[10]. Dans les décennies suivantes en revanche, elles furent victimes de raids arabes indépendamment d'autres places. Les auteurs arabes et grecs commencent à mentionner d'autres agglomérations cappadociennes que celle de Césarée, Sinān en 703[11], Tyane en 706 et 707/708[12], Héraclée en 708[13], Sèmalouos en 727 ou 728[14], Charsianon en 730[15], tandis que

7. B. MARTIN-HISARD, L'Anatolie et l'Orient byzantin, dans J.-Cl. CHEYNET éd., *Le monde byzantin*, II. *L'Empire byzantin (641-1204)*, Paris 2006 (Nouvelle Clio), p. 405.

8. Pour toute localisation, voir carte en annexe. Césarée n'est mentionnée que dans les sources syriaques : MICHEL LE SYRIEN, *Chronique*, éd. et trad. J.-B. CHABOT, Paris 1901, II, p. 441 ; BAR HEBRAEUS, *Chronography*, trad. E.A.W. BUDGE, Londres 1932, p. 97.

9. THÉOPHANE, *Chronographia*, éd. C. DE BOOR, Leipzig 1883, AM 6146, I, p. 345. *Contra* LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 68, et Fr. HILD et M. RESTLE, *Kappadokien (Kappadokia, Charsianon, Sebasteia und Lykandos)*, Vienne 1981 (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historiche Klasse, Denkschriften, 149. Tabula Imperii Byzantini, 2), p. 71. C. Mango et R. Scott, les traducteurs de Théophane (voir n. 33), suspectent une interpolation.

10. HALDON–KENNEDY, The Arab-Byzantine Frontier (cité n. 2), p. 83.

11. AL-BALĀDHURĪ, *Futūḥ al-buldān*, p. 165, trad. P.K. HITTI, *The Origins of the Islamic State*, New York 1916, I, p. 255. Voir LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 114-115.

12. Expédition de 706 : AL-ṬABARĪ, *Ta'rīkh al-rusul wa'l mulūk*, éd. M. J. DE GOEJE, Leyde 1879-1901, II 1185, trad. *The History of al-Ṭabarī*, Albany 1985-2002, XXIII, p. 134. Expédition de 707/708 : AL-ṬABARĪ, *Ta'rīkh*, II 1191-1192, trad. XXIII, p. 140-141 ; NICÉPHORE, *Breviarium*, éd. C. MANGO, *Nikephoros Patriarch of Constantinople Short History*, Washington (DC) 1990 (CFHB, 13), 44 ; THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6201, p. 376-377 ; MICHEL LE SYRIEN, *Chronique* (cité n. 8), II, p. 478 ; *Anonymi auctoris chronicon ad annum Christi 1234 pertinens*, dans *The Seventh Century in the West-Syrian Chronicles: including two Seventh-Century Syriac Apocalyptic Texts*, trad. A. PALMER, S. BROCK et R. HOYLAND, Liverpool 1993 (Translated Texts for Historians, 15), p. 208-209 ; AGAPIUS DE MENBIDJ, *Histoire universelle*, éd. et trad. A. A. VASILIEV, Saint-Pétersbourg 1912, p. 238-239. Voir LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 116-118.

13. AL-ṬABARĪ, *Ta'rīkh* (cité n. 12), II 1197-1198, trad. XXIII, p. 146.

14. *Ibid.*, II 1506, trad. XXV, p. 45. Voir LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 147-148.

15. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6222, p. 409. AL-ṬABARĪ, *Ta'rīkh* (cité n. 12), II 1530, trad. XXV, p. 69 (mention des autres sources arabes n. 293). MICHEL LE SYRIEN, *Chronique* (cité n. 8), II, p. 501.

Césarée continua elle-même d'être la cible des expéditions, en 726[16] et 730[17]. Les Arabes concentrèrent leurs attaques contre les provinces de Cappadoce au moment où ils commencèrent à s'établir en Cilicie et, dans une moindre mesure, dans les environs de Mélitène. Depuis Wellhausen, on considère que ces régions furent abandonnées et désertées par les Byzantins après la conquête de la Syrie dans les années 630[18], à l'exception de R.-J. Lilie qui souligne, à juste titre, leur réoccupation rapide par des troupes et des populations byzantines dans la seconde moitié du VIIe siècle[19]. Ce « no man's land » byzantin, évoqué brièvement par les auteurs grecs, arabes et syriaques, commença à être réduit à cette date. L'implantation des musulmans au sud du Taurus, peut-être liée à la reprise des raids byzantins au début du VIIIe siècle[20], est bien attestée pour Mopsueste. Elle l'est moins dans le reste de la Cilicie et dans les régions plus orientales du nord du califat[21], sauf à reconsidérer une remarque de Théophane, pour l'année 685 : « [t]outes les cités le long de la frontière qui sont maintenant habitées par les Arabes, de Mopsueste à l'Arménie

16. Voir l'ensemble des références dans LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 146 : Césarée dans les sources grecques (THÉOPHANE, *Chronographia* [cité n. 9], AM 6218, p. 404) et arabes (AL-ṬABARĪ, *Ta'rīkh* [cité n. 12], II 1491, trad. XXV, p. 29), Néocésarée dans les sources syriaques.

17. AL-ṬABARĪ, *Ta'rīkh* (cité n. 12), II 1526, trad. XXV, p. 64. Césarée est une nouvelle fois mentionnée par AL-ṬABARĪ, *Ta'rīkh* (cité n. 12), II 1561, trad. XXV, p. 97, pour l'année 732/733.

18. J. WELLHAUSEN, Arab Wars with the Byzantines in the Umayyad Period, trad. M. BONNER, dans M. BONNER éd., *Arab-Byzantine Relations* (cité n. 2), p. 1-2. E. HONIGMANN, *Die Ostgrenze des byzantinischen Reiches von 363 bis 1071 nach griechischen, arabischen, syrischen und armenischen Quellen*, Bruxelles 1935 (Corpus Bruxellense Historiae Byzantinae, 3), p. 39-40 (qui résume Wellhausen). M. BONNER, Introduction. Byzantine-Arab Relations (cité n. 6) : un no man's land désigné par les auteurs arabes al-Ṭabarī et Ibn al-Athīr, dans *al-Kāmil* (qui reprend en fait al-Ṭabarī), comme *al-ḍawāḥī*, « les pays extérieurs ». Les témoignages d'al-Balādhurī (cité n. 11, p. 163-164, trad. p. 252) et de Michel le Syrien (cité n. 8, p. 422-423), sur la stratégie d'Héraclius sont les principaux fondements de cette analyse. Ils ne signifient pourtant pas que les Byzantins aient renoncé à leur domination en Cilicie et Mésopotamie. Cette idée de no man's land est en fait suggérée par al-Balādhurī, qui tend, peut-être, à anticiper lorsqu'il écrit par exemple : « It is said that when Heraclius left Antioch, he joined to himself the people of these towns, so that the Moslems might not be able to go between Antioch and the land of Byzantines through a cultivated land. » Comme l'ont montré ses commentateurs, la géographie qui structure son récit des conquêtes est celle de son époque, la seconde moitié du IXe siècle. Du texte de Michel le Syrien, qui évoque l'action, sur ordre d'Héraclius, d'un certain Grégoire dans la clisure (Kallisura) de Cilicie, on ne peut déduire qu'il s'agit là d'une position frontalière. Cette passe montagneuse (sur l'acception géographique du terme, voir J. FERLUGA, Le clisure bizantine in Asia Minore, *Zbornik radova Vizantološkog instituta* 16, 1975, p. 11-12, p. 17) constitue en fait le lieu stratégique le plus commode pour arrêter un raid ennemi au cœur de l'empire. *Contra* C.E. BOSWORTH, The Byzantine Defence System in Asia Minor and the First Arab Incursions, dans M. ADNAN BAKHIT éd., *Proceedings of the Fourth International Conference on the History of Bilad al-Sham*, Amman 1987, I, p. 116-124, repris dans ID., *The Arabs, Byzantium and Iran. Studies in Early Islamic History and Culture*, Aldershot 1996 (Variorum Reprints, CS, 225), XI, p. 118 (mention d'un cordon sanitaire) ; LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 302-304 (idée d'une « Grenzsperre »).

19. LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 186-187.

20. Voir la carte de synthèse dans LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 134 : expéditions byzantines contre Germanicée en 694 (*ibid.*, p. 110-111) et contre Samosate en 701 (*ibid.*, p. 113-114).

21. Voir BONNER, *Aristocratic Violence* (cité n. 2), p. 140 : « Along the northwestern part of the Taurus, the situation was different. Arab settlement there was less successful than in al-Maṣṣīṣa as Shimshāṭ (Arsamosata), Malaṭya (Melitene), Marʿash (Germanikeia), and other places changed hands repeatedly. It seems that settlement of the Byzantine frontier was not a primary goal for those in charge of the area […]. »

Quatrième, étaient faibles et inhabitées à cause des raids des Mardaïtes »[22]. Dans un article récent, D. Afinogenov fait de cette notice un extrait de la source que Théophane aurait utilisée pour les années 685-717. En ce cas, l'évocation renverrait à l'époque de rédaction de ladite source, soit, pour D. Afinogenov, les années 717-718[23]. Entre 685 et le début du règne de Léon III, al-Balādhurī signale l'occupation de Taranton, à l'ouest de Mélitène, de 702 au règne d' ʿUmar II (717-720). Le calife ordonna ensuite l'évacuation de la place par les musulmans et leur établissement à Mélitène. Leur implantation dans cette dernière ville est confirmée par al-Balādhurī pour l'année 740/741 (123 H.)[24]. Le même auteur arabe mentionne la fortification de Marʿash/Germanicée et la construction d'une mosquée à Marʿash par al- ʿAbbās b. al-Walīd – fils du calife al-Walīd (705-715), il participa à la prise de Tyane en 707/708[25]. Même si, comme le soulignent J.F. Haldon et H. Kennedy, il ne s'agit souvent que de tentatives d'établissement, mises en échec, à un moment ou à un autre, par les Byzantins, sauf dans le cas de Mopsueste, la chronique de Théophane atteste le début de l'appropriation effective du territoire par les Arabes. Le raid mené par les Arabes en 716/717 dans une région que l'auteur désigne comme « la périphérie de Byzance » témoigne qu'il s'agit d'une simple appropriation et non déjà d'une mise en valeur [26].

Ce début d'occupation des provinces de Cilicie et d'Arménie IV mit la Cappadoce en contact immédiat avec les territoires du califat[27]. Surtout, on peut supposer que les campagnes contre la Cappadoce, notamment méridionale, eurent pour objectif de faciliter ou de conforter l'expansion et l'implantation des musulmans en Cilicie, voire de créer au nord du Taurus une zone semblable à ce qu'avait été la région qu'ils étaient en train de coloniser. La prise de Sinān suivit le début de leur installation à Mopsueste en 703[28].

22. THÉOPHANE, *Chronographie* (cité n. 9), AM 6178, p. 363. Remarque de Théophane citée par Wellhausen et Honigmann (voir n. 18), ainsi que par LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 161, n. 61, et p. 240, n. 143, et comprise comme se rapportant à l'époque abbasside.

23. D. AFINOGENOV, The Source of Theophanes' Chronography and Nicephoros' Breviarium for the Years 685-717, *Hristianskij Vostok* n. s. 4, 2005, p. 3-15. D. AFINOGENOV, The History of Justinian and Leo, dans C. ZUCKERMAN éd., *La Crimée entre Byzance et le khaganat khazar*, Paris 2006 (Monographies du Centre de recherche d'histoire et civilisation de Byzance, 25), p. 181-182. L'expression d'Arménie Quatrième est employée ultérieurement dans la *Chronographie*, en dernier lieu pour l'année 769-770, elle ne constitue donc pas un indice de datation. Datation similaire de H. DITTEN, *Ethnische Verschiebungen zwischen der Balkanhalbinsel und Kleinasien vom Ende des 6. bis zur zweiten Hälfte des 9. Jahrhunderts*, Berlin 1993 (Berliner byzantinische Arbeiten, 59), p. 148 (début du VIII[e] siècle).

24. AL-BALĀDHURĪ, *Futūḥ al-buldān* (cité n. 11), p. 185-186, trad. p. 289-290.

25. *Ibid.*, p. 189, trad. p. 294. AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), II 1191-1192, trad. XXIII, p. 140.

26. AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), II 1317, trad. XXIV, p. 42 : c'est ici qu'al-Ṭabarī emploie l'expression commentée par Wellhausen et Bonner, celle d'*al-ḍawāḥī al-Rūm* (voir n. 18). Très peu usitée, elle désigne un espace exposé (littéralement au soleil) et ouvert, et non une région hors de la domination byzantine. Les auteurs arabes anticipent-ils, encore une fois, la géographie politique construite au tournant des VIII[e] et IX[e] siècles ?

27. Voir MICHEL LE SYRIEN, *Chronique* (cité n. 8), II, p. 478 : « [...] les Arabes rebâtirent Mopsueste dont ils s'étaient emparés récemment ; ils la munirent de murs très solides et d'autres beaux édifices, et ils y placèrent une armée, et en firent la frontière des Romains. »

28. AL-BALĀDHURĪ, *Futūḥ al-buldān* (cité n. 11), p. 165, trad. p. 255 : « The Moslems had never lived in this town before. [ʿAbdallāh ibn- ʿAbd-al-Malik ibn-Marwān] also built a mosque in it over Tall al-Ḥiṣn, and then led his army to the invasion of Sinān, which he reduced. »

La capitulation de Tyane, métropole de Cappadoce II, entraîna l'abandon de la ville par ses habitants pendant plusieurs années. La chronique de Théophane précise en effet que la ville a cessé d'être habitée « jusqu'à ce jour ». Cette mention, empruntée par Théophane à sa source, renvoie ici encore, de manière très vraisemblable, au début du règne de Léon III suivant la reconstitution proposée par D. Afinogenov de la source en question[29]. Si celle-ci a bien été rédigée par Léon III lui-même ou par un militaire de son entourage, comme le suggère D. Afinogenov, son témoignage est d'autant plus fiable. Lorsque la ville est de nouveau mentionnée en 740, rien n'atteste qu'elle ait été alors repeuplée et reconstruite[30]. L'importance de l'événement est soulignée par Nicéphore (qui accorde par ailleurs peu de place aux expéditions des Arabes et qui, des campagnes qui touchèrent la Cappadoce, ne mentionne que celle-ci) : désormais, selon lui, les Arabes furent libres de dévaster sans peur les terres des Romains[31]. Dès le premier quart du VIII^e^ siècle, la confrontation entre le califat et l'empire byzantin se concentra, pour partie, dans la région du Taurus et de ses piémonts. L'échec du siège de Constantinople de 717 contribua à faire de cette confrontation entre les deux puissances une guerre régionale, sinon locale, entre Cilicie, Cappadoce et Arménie.

Théophane laisse accroire que la région immédiatement à l'est de la Cappadoce, dans les provinces d'Arménie, a bénéficié d'une organisation militaire spécifique, et ce dès les années 660. À l'occasion de la révolte de Saborios, en 667/668, il évoque l'action, dans les environs d'Arabissos, du *kleisourophylax* contre l'un des partisans de celui-ci, Serge[32]. L'ensemble de l'épisode est emprunté par Théophane à une source syriaque[33]. Le récit en est également fait dans plusieurs chroniques syriaques, celles de Michel le Syrien et de Bar Hebraeus, ainsi que la chronique anonyme de 1234, qui, toutes, mentionnent, au pluriel, « les gardiens des défilés »[34]. Théophane, ou plutôt sa source, soit la traduction grecque d'une chronique syriaque, mentionne à tort une fonction militaire qui n'est par ailleurs jamais attestée dans les textes byzantins ; le terme de *kleisourophylax* est un *hapax*. Dans le reste de la *Chronographie*, Théophane préfère

29. Théophane évoque lui-même la prise de Tyane de 806. AFINOGENOV, The History of Justinian and Leo (cité n. 23), particulièrement p. 189.

30. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6231, p. 411 : il y est simplement question « des environs de Tyane de Cappadoce » (et non de Tyane elle-même). *Contra* HILD–RESTLE, *Kappadokien* (cité n. 9), p. 298. Voir LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 152-154 (même approximation que dans HILD–RESTLE, *Kappadokien*). Aucune précision géographique dans AGAPIUS DE MENBIDJ, *Histoire universelle* (cité n. 12), p. 249, ni dans AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), II 1716, trad. XXVI, p. 54-55.

31. NICÉPHORE, *Breviarium* (cité n. 12), 44.

32. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6159, p. 350. Voir *Prosopographie der mittelbyzantinischen Zeit,* Fr. WINKELMANN dir., Berlin 2000, 6534 (dorénavant *PmbZ*).

33. Voir *The Chronicle of Theophanes Confessor: Byzantine and Near Eastern History AD 284-813*, trad. C. MANGO et R. SCOTT, Oxford 1997, p. lxxxii-lxxxiv.

34. BAR HEBRAEUS, *Chronography* (cité n. 8), p. 100-101. *Anonymi auctoris chronicon ad annum Christi 1234 pertinens*, dans *The Seventh Century in the West-Syrian Chronicles* (cité n. 12), p. 192. MICHEL LE SYRIEN, *Chronique* (cité n. 8), II, p. 454. Michel le Syrien emploie le terme de Kallisura, compris comme un toponyme, en lieu et place de *kleisoura*. Emploi similaire *ibid.*, II, p. 422, cette fois-ci pour la Cilicie, p. 441.

utiliser, à plusieurs reprises, la périphrase φυλάττειν τὰς κλεισούρας – il n'est donc probablement pas l'auteur du terme *kleisourophylax*[35]. Par ces mots il ne désigne qu'une mission de l'armée, temporaire ou permanente, aux frontières de l'empire, et non une institution militaire spécifique.

L'usage par Théophane du terme de clisurarque (*kleisourarchès*) pour l'année 695 est en revanche problématique[36]. Léontios décida de revendiquer le pouvoir impérial contre Justinien II après avoir rencontré deux de ses amis, deux moines, dont l'un, Grégoire, higoumène du monastère de Flôros, avait été *kleisourarchès*. La mention de cette fonction est absente du compte rendu que Nicéphore fait de la prise de pouvoir de Léontios, alors que Nicéphore livre l'ensemble des autres détails de la rencontre, l'origine cappadocienne de Grégoire, les noms des monastères des deux moines ainsi que la qualité d'astronome de Paul (une mention, il est vrai, indispensable dans le contexte)[37]. Les deux chroniqueurs utilisent une source identique : la mention de la fonction de *kleisourarchès* est-elle une addition de Théophane, qui rédige aux alentours de 813, soit près de quatre décennies après Nicéphore, ou une omission de Nicéphore, qui a jugé le détail inutile ? L'emploi de Théophane indique-t-il l'époque d'introduction de la fonction, soit la fin du VIII^e^ siècle ? Il reste à expliquer en ce cas pourquoi Théophane introduit cette mention de la fonction de *kleisourarchès*, même si l'on suppose que Grégoire, originaire de Cappadoce et peut-être, à un moment donné, en poste dans la région, se fût lié à Léontios alors que ce dernier était stratège des Anatoliques. La chronique de Michel le Syrien évoque comment un dénommé Grégoire, chargé par l'empereur Héraclius de la garde de la clisure (Kallisura) de Cilicie, persécuta l'évêque monophysite Épiphane et, le lendemain, trouva la mort face aux Arabes[38]. Cette histoire édifiante, bien que sa chronologie ne s'accorde pas avec celle de Théophane, est peut-être à l'origine de l'emploi du terme de clisurarque par le chroniqueur grec.

La plus ancienne attestation de la fonction de *kleisourarchès* est un sceau publié par Schlumberger. Il s'agit d'une pièce unique au nom d'un Sisinnios, *hypatos* et *kleisourarchès*, sans mention de ressort, qui témoigne de l'existence de la fonction à une date relativement ancienne[39]. Le sceau est daté par Schlumberger du VIII^e^ siècle sans autres précisions ; la dignité d'*hypatos* n'est en effet plus conférée au IX^e^ siècle à des militaires. M. Nichanian ayant montré que la dignité d'*hypatos* s'est beaucoup dévaluée entre le VII^e^ et le IX^e^ siècle, sa mention suggère cependant une datation assez tardive dans le siècle en question[40].

35. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6116, p. 313 l. 4, AM 6256, p. 436 l. 22 (« les clisures non gardées », dans les Balkans cette fois), AM 6273, p. 455 l. 3 (l'expression n'est pas exactement la même : Irène « envoya les thèmes asiatiques dans les passes [*kleisourai*] pour garder et surveiller l'expédition des Arabes »).

36. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6187, p. 368-369.

37. NICÉPHORE, *Breviarium* (cité n. 12), 40.

38. MICHEL LE SYRIEN, *Chronique* (cité n. 8), II, p. 422-423.

39. G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'Empire byzantin*, Paris 1884, n° 329.

40. M. NICHANIAN, *Aristocratie et pouvoir impérial à Byzance (VII^e^-IX^e^ siècle)*, thèse de l'Université de Paris IV, 2004, p. 105 et suivantes. Même si le titre est porté principalement par des détenteurs de fonctions civiles, il est encore conféré au VIII^e^ siècle à des militaires : voir par exemple *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*, II. *South of the Balkans, the Islands, South of Asia Minor*, éd. J. NESBITT et N. OIKONOMIDÈS, Washington (DC) 1994, 1.15 et 1.17.

Ce militaire, dont le nom n'est pas si fréquent, est peut-être à identifier avec son homonyme, *hypatos*, spathaire impérial et drongaire de Séleucie, dont le sceau est daté du VIII^e siècle[41]. Le ressort n'étant pas mentionné et le terme de *kleisoura* utilisé pour plusieurs régions, en Asie Mineure et dans les Balkans, il reste impossible de préciser avec certitude le lieu d'exercice de la fonction, même s'il est vraisemblable que ce fût Séleucie.

En l'absence d'autres attestations, rien ne prouve que cette frontière ait été dotée dès la fin du VII^e siècle, en Cappadoce, d'une organisation militaire propre et autonome, même si elle bénéficia, à l'instar d'autres provinces, de la politique démographique de l'empire avec l'établissement de Slaves[42]. Les chroniqueurs ne mentionnent que rarement la défense mise en œuvre par les Byzantins dans la région. Al-Ṭabarī nomme systématiquement les chefs militaires arabes, mais non les commandants byzantins (à l'exception de l'empereur), et préfère évoquer les Byzantins ou l'armée byzantine. Les auteurs syriaques ont la même généralité de propos. Quant aux Byzantins, ils n'évoquent que l'action des stratèges et des armées des thèmes. En 697/698, l'empereur Apsimar confia à son frère Hérakleios, à la tête de « tous les thèmes extérieurs de cavalerie », la surveillance des « régions de Cappadoce et des passes »[43]. En 708, deux stratèges, à la tête entre autres d'une milice de paysans (γεωργικοῦ λαοῦ χωρικοβοηθείας), furent envoyés combattre les armées arabes devant Tyane[44]. L'expression employée par Théophane n'est pas autrement connue : la milice ainsi désignée est sans doute exceptionnelle et sans statut institutionnel. En 777/778, l'expédition contre Germanicée fut commandée par les généraux des Thracésiens, des Anatoliques, des Bucellaires, des Arméniaques et de l'Opsikion[45]. En 780/781, Irène chargea le sacellaire Jean et les thèmes d'Asie Mineure (*pératika*) de la surveillance des passes du Taurus en raison de l'expédition arabe de ʿAbd al-Kabīr[46]. En 788/789, « les stratèges des Romains » et un tourmarque des Anatoliques furent défaits dans le thème des Anatoliques au lieu-dit Kopidnadon, peut-être Podandos en Cappadoce[47]. Il n'existait

41. *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*, V. *The East (continued), Constantinople and Environs, Unknown Locations, Addenda, Uncertain Readings*, éd. E. McGeer, J. Nesbitt et N. Oikonomidès, Washington (DC) 2005, 6.4.

42. Voir Hild–Restle, *Kappadokien* (cité n. 9), p. 71. Ditten, *Ethnische Verschiebungen* (cité n. 23), p. 80-81, p. 211-212, p. 226 n. 758, p. 255-256 (Arméniens ou Slaves).

43. Théophane, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6190, p. 371.

44. *Ibid.*, AM 6201, p. 377. Nicéphore, *Breviarium* (cité n. 12), 44, mentionne πλεῖστον λαὸν ἄγροικόν τε καὶ γεωργικόν. Le chroniqueur précise que ces combattants sont sans armes. Sur les deux stratèges, Théodore Kartéroukas et Théophylaktos Salibas, qui ne sont pas autrement connus, voir *PmbZ* (cité n. 32), 7520 et 8272. La *Chronique de Zuqnīn* et Agapius de Menbidj mentionnent, pour la première, un gouverneur de Tyane, qui réclame à Léon une armée, pour le second, un patrice grec, qui est défait. L'épisode est inclus dans la *Chronique de Zuqnīn* après la narration du siège de Constantinople par Maslama. Le commandement de l'expédition de 708 par ce dernier est vraisemblablement la cause de cette erreur. La chronologie de la *Chronique de Zuqnīn* est souvent fautive ou inexacte. Voir *The Chronicle of Zuqnīn. Parts III and IV A.D. 488-775*, trad. A. Harrak, Toronto 1999 (Medieval Sources in Translation, 36), p. 152. Agapius de Menbidj, *Histoire universelle* (cité n. 12), p. 208-209.

45. Théophane, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6270, p. 451.

46. *Ibid.*, AM 6273, p. 455.

47. *Ibid.*, AM 6281, p. 463.

donc pas, en fonction dans la région, de commandements militaires indépendants des armées des thèmes[48].

L'organisation proprement byzantine de la région frontalière passe par la création de clisures et de thèmes, dans l'ensemble de la Cappadoce. Je rappelle les conclusions énoncées en 1972 par N. Oikonomidès, qui ont été acceptées par l'ensemble des chercheurs[49] : clisure en 813, la Cappadoce formait, à la date de rédaction du *Taktikon Uspenskij* et même si elle n'y est pas mentionnée, en 842/843, un thème[50].

La clisure de Cappadoce n'est pourtant pas attestée par les auteurs grecs. Seul Ibn al-Faqīh, un Iranien qui composa aux alentours de 903 « une sorte d'encyclopédie de la culture générale de l'époque »[51], la mentionne dans sa liste des quatorze provinces de l'empire[52]. Il y énumère, après le district des Anatoliques, ceux de Séleucie, de Cappadoce et de Charsianon, en précisant pour chacun d'entre eux qu'ils sont commandés par un clisurarque (et non par un stratège). Le problème est qu'Ibn al-Faqīh ne réitère pas cette information lorsqu'il résume, en fin de liste, la nomenclature des commandements : tous les gouverneurs de provinces sont appelés stratèges, à l'exception du domestique des

48. Ce qui ne signifie pas que la région ne bénéficiât que temporairement de la présence des armées. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6292, p. 474-475, signale des commandants à Thébasa de Lycaonie pour l'année 793/794.

49. N. OIKONOMIDÈS, *Les listes de préséance byzantines des 9e et 10e siècles*, Paris 1972 (Le monde byzantin), p. 48-49. Il semble que E.W. Brooks soit le premier à avoir mentionné (et cartographié), en 1901, une « kleisourarchia » de Cappadoce, dans E.W. BROOKS, Arabic Lists of the Byzantine Themes, *Journal of Hellenic Studies* 21, 1901, p. 67-77, particulièrement p. 68. H. GELZER, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung*, Leipzig 1899 (réimpr. Amsterdam 1966), p. 94, qui ne connaît que les témoignages d'Ibn Khurdādhbih et d'al-Qudāma, ne traite que des clisurarques de Charsianon et de Séleucie. Avant N. Oikonomidès, HONIGMANN, *Die Ostgrenze* (cité n. 18), p. 43-48 ; G. OSTROGORSKY, *Histoire de l'État byzantin*, Paris 1956, réimp. 1996, p. 237 ; A. PERTUSI éd., *De Thematibus*, Vatican 1952 (Studi e testi, 160), p. 120, et FERLUGA, Le clisure (cité n. 18), p. 13-14 (qui cite al-Jarmī). Ensuite, voir notamment HILD–RESTLE, *Kappadokien* (cité n. 9), p. 75 (avec un renvoi non justifié au *De thematibus*) ; W. TREADGOLD, *The Byzantine Revival: 780-842*, Stanford 1988, p. 315 (création des clisures sous Théophile). Reprenant le schéma de N. Oikonomidès, S. LAMPAKÈS, Thema Kappadokias, dans E. KOUNTOURA-GALAKÊ, S. LAMPAKÊS, T. LOUNGHIS, A. SAVVIDÈS et V. VLYSSIDOU éd., *Asia Minor and its themes. Studies on the Geography and Prosopography of the Byzantine Themes of Asia Minor (7th-11th century)*, Athènes 1998 (Research Series, 1), p. 263, ne mentionne pas le statut de clisure : en 813, les Cappadociens forment un commandement propre, mais il n'est pas clair s'il s'agit déjà d'une armée thématique. Plus loin, p. 269, en revanche, il est fait mention du clisurarque de Cappadoce à propos de Koron.

50. OIKONOMIDÈS, *Listes de préséance* (cité n. 49), p. 48-49, n. 24, souligne le fait que, si le *taktikon* ne mentionne pas de stratège de Cappadoce, en revanche il cite des tourmarques de Cappadoce dans l'ordre de préséance des traités ultérieurs, qui mentionnent, eux, le stratège en question. On ajoute que la mention est au pluriel, la Cappadoce ne saurait donc désigner purement et simplement une tourme, comme c'est peut-être le cas pour « le tourmarque de Lycaonie », mentionné un peu avant : *ibid.*, p. 55, l. 21 et 8.

51. A. MIQUEL, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11e siècle*, I. *Géographie et géographie humaine dans la littérature arabe des origines à 1050*, Paris 1967 (Civilisations et sociétés, 7), p. xxii.

52. BROOKS, Arabic Lists (cité n. 49), p. 75, p. 76-77. Les quatre autres auteurs arabes qui énumèrent les « provinces » de l'empire (et qui n'emploient pas non plus de termes techniques pour désigner les districts de l'empire) ne mentionnent pas les titres des fonctionnaires qui en ont la charge.

Optimates, des clisurarques de Séleucie et de Charsianon[53]. Ces deux derniers sont précisément attestés dans différentes sources grecques, contrairement au clisurarque de Cappadoce. Le *Taktikon Uspenkij* mentionne le clisurarque de Charsianon[54] ; la *Continuation de Théophane*, ceux de Séleucie et de Charsianon[55]. Le *De thematibus* évoque la clisure, puis le thème de Séleucie (comme pour la Mésopotamie), mais non la Cappadoce, ni le Charsianon[56]. Alors qu'aucun sceau de clisurarque de Cappadoce n'a été conservé à ma connaissance, on possède en revanche plusieurs sceaux de clisurarque de Séleucie et un (seul) sceau de clisurarque de Charsianon. Il est vrai que les sceaux de clisurarque sont peu nombreux, d'autant moins nombreux que les clisures du IXe siècle ont été transformées dans un délai assez bref en thèmes[57]. Il n'y a, aujourd'hui, aucune preuve documentaire de l'existence de clisurarques de Cappadoce. En outre, l'ensemble des clisures et des clisurarques attestés sont nommés d'après une cité ou une forteresse, et non en référence à une région.

Or, comme l'a souligné Oikonomidès, la Cappadoce est citée au même titre qu'un thème en 813 : suivant Théophane, Michel Ier « enrôla des soldats de tous les thèmes et ordonna qu'ils passent en Thrace avant le printemps, aussi tous furent-ils mécontents, particulièrement les Cappadociens et les Arméniaques »[58]. Si on fait une lecture littérale du texte, il s'ensuit qu'à cette date la Cappadoce constituait un thème, à l'instar des Arméniaques. Le *Scriptor incertus de Leone* détaille la composition de la levée en des termes différents : il mentionne « tous les thèmes » et, plus particulièrement, « ceux qui gardent les clisures de Syrie, Lycaoniens, Ciliciens, Isauriens, Cappadociens et Galates »[59], mais l'on ne peut rien déduire de cet emploi des ethniques quant à l'organisation administrative des régions en question. Pour l'année 830 est mentionné pour la première fois, dans la *Conti-*

53. Cette omission du texte d'Ibn al-Faqīh a été simplement signalée par OIKONOMIDÈS, *Listes de préséance* (cité n. 49), p. 48-49, n. 24.

54. OIKONOMIDÈS, *Listes de préséance* (cité n. 49), p. 54, p. 55 et n. 35 (le texte mentionne les clisurarques de Charsianon et de Sôzopolis, N. Oikonomidès propose de restituer Séleucie en lieu et place de Sôzopolis).

55. *Continuation de Théophane*, éd. E. BEKKER, Bonn 1838 (Corpus scriptorum historiae byzantinae), p. 181, et JEAN SKYLITZÈS, *Synopsis historiarum*, éd. H. THURN, Berlin 1973 (CFHB, Series berolinensis, 5), p. 100-101.

56. *De thematibus* (cité n. 49), IX (Mésopotamie), XIII (Séleucie).

57. G. ZACOS et A. VEGLERY, *Byzantine Lead Seals*, I 2, Bâle 1972, no 2599 = *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks*, IV (cité n. 62), 40.15 (clisurarque de Charsianon). On possède en revanche plusieurs sceaux de clisurarques de Séleucie, notamment du IXe siècle : *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks*, V (cité n. 41), 6.9-6.15. V. A. PANČENKO, Katalog molivdovulov kollekcii Russkago Arheologičeskago Instituta v Konstantinopole, *Izvestija Russkago Arheologičeskago Instituta v Konstantinopole* 8, 1903, p. 75, no 212 (Constantin, spathaire impérial et clisurarque de Séleucie). K. KONSTANTOPOULOS, *Byzantiaka Molybdoboulla tou en Athènais Ethnikou Nomismatikou Mouseiou*, Athènes 1917, p. 293, no 147 (Léon protospathaire impérial et clisurarque de Séleucie). W. SEIBT et M.-L. ZARNITZ, *Das byzantinische Bleisiegel als Kunstwerk*, Vienne 1997 (Verlag der österreichischen Akademie der Wissenschaften), 2.3.3 (Constantin protospathaire impérial et clisurarque de Séleucie). Voir Fr. WINKELMANN, *Byzantinische Rang- und Ämterstruktur im 8. und 9. Jahrhundert : Faktoren und Tendenzen ihrer Entwicklung*, Berlin 1985 (Berliner byzantinische Arbeiten, 53), p. 111.

58. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6305, p. 500.

59. SCRIPTOR INCERTUS, *Historia de Leone Bardae Armenii filio*, dans LÉON LE GRAMMAIRIEN, *Chronographia*, éd. E. BEKKER, Bonn 1842 (Corpus scriptorum historiae byzantinae), p. 336.

nuation de Théophane et par Jean Skylitzès, un stratège de Cappadoce[60]. L'on peut donc faire l'économie de la clisure de Cappadoce et admettre que dès les deux premières décennies du IXe siècle il existait un thème de Cappadoce[61]. Les trois sceaux les plus anciens de stratèges de Cappadoce sont datés de la première moitié du IXe siècle[62].

Seule cette dernière dénomination doit être retenue : on ne peut non plus accorder de crédit à l'expression utilisée par J.F. Haldon et H. Kennedy, à la suite d'Honigmann, pour désigner la tourme, (la clisure ou) le thème de Cappadoce, celle de Mikrè Kappadokia, bien qu'ils l'empruntent au *De thematibus*[63]. Cette expression, absente du *De administrando imperio* et employée à quatre reprises dans le deuxième chapitre du *De thematibus*, est un archaïsme suivant Constantin VII lui-même, qui prétend l'emprunter à la terminologie géographique des Anciens[64]. À en croire l'édition d'A. Pertusi, l'empereur pourrait se contredire ultérieurement lorsqu'il écrit à la dernière occurrence : τὸ δὲ ἄνωθεν καὶ ὁμοροῦν τοῖς Λυκάοσι καὶ τῷ Ταύρῳ, Καππαδοκία μικρὰ νῦν, ὡς ἔφαμεν, εἰς θέματος ὄνομα χρηματίζουσα[65]. Il suffit d'adopter la leçon de C (Cod. Paris. gr. 854) pour retrouver une expression similaire à celle utilisée dans la deuxième occurrence par Constantin VII, μικρὰ Καππαδοκία ἡ νῦν χρηματίζουσα εἰς θέμα, et rendre, avec certitude, sa cohérence au propos du *De thematibus*[66].

Les provinces de Cappadoce ont peut-être subsisté jusqu'au règne d'Irène. Théophane raconte qu'en 799/800, Staurakios suscita une révolte « dans les Cappadoce » contre Aétios, connu deux ans plus tard comme stratège des Anatoliques[67]. L'organisation territoriale est conforme à ce que Théophane en laisse percevoir quelques décennies plus tôt : en 715/716, des habitants de Cappadoce déclarent au général arabe Maslama dépendre du stratège des Anatoliques[68]. Cette situation est d'ailleurs bien attestée par le *De administrando imperio*

60. OIKONOMIDÈS, *Listes de préséance* (cité n. 49), p. 48-49, n. 24 : l'épisode est confirmé, partiellement, par les sources arabes. L'historicité de la mention a été mise en doute par J. SIGNES CODOÑER, *El periodo del segundo iconoclasmo en Theophanes continuatus*, Amsterdam 1995 (Classical and Byzantine Monographs, 33), p. 528, qui la considère comme un anachronisme, *contra* OIKONOMIDÈS, *Listes de préséance* et TREADGOLD, *The Byzantine Revival*.

61. L'inscription de l'église du stylite Nicétas (à Ortahisar) ne peut constituer un contre-argument : le ressort du clisurarque Eustratios, qui y est mentionné, n'est pas la Cappadoce. Voir N. THIERRY, *Haut Moyen Âge en Cappadoce. Les églises de la région de Çavuşin*, Paris 1994 (Bibliothèque archéologique et historique, 102), II, p. 255-281. La datation de l'église que propose N. Thierry, le VIIIe siècle, n'est de plus pas assurée.

62. *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks and in the Fogg Museum of Art*, IV. *The East*, éd. E. MCGEER, J. NESBITT et N. OIKONOMIDÈS, 43.14 (N., spathaire impérial et stratège de Cappadoce). Cl. SODE, avec P. SPECK, *Byzantinische Bleisiegel in Berlin II*, Bonn 1997 (Poikila byzantina, 14), nº 305 (N., protospathaire impérial et stratège de Cappadoce). ZACOS–VEGLERY, *Byzantine Lead Seals* (cité n. 57), nº 2453B (Théodore, protospathaire impérial et stratège de Cappadoce).

63. HALDON–KENNEDY, The Arab-Byzantine Frontier (cité n. 2), p. 85. HONIGMANN, *Die Ostgrenze* (cité n. 18), p. 43-44.

64. *De thematibus* (cité n. 49), p. 64, l. 16.

65. *Ibid.*, p. 65, l. 49-51.

66. *Ibid.*, p. 64, l. 37. Voir encore *ibid.*, p. 64-65, l. 42-43.

67. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6292, p. 475, AM 6294, p. 475. On ignore la fonction d'Aétios à la date de la révolte de Staurakios : voir *PmbZ* (cité n. 32), 106.

68. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6208, p. 389.

qui précise que la « stratégie de Cappadoce était autrefois une tourme de la stratégie des Anatoliques »[69]. La mention des Cappadoce par Théophane[70], un emploi du pluriel unique dans toute la *Chronographie*, indique-t-elle le maintien des provinces civiles (par ailleurs, pour partie, sous la juridiction militaire du stratège des Anatoliques) jusqu'à la fin du VIIIe siècle ? C'est une hypothèse qui n'est plus à exclure, puisqu'on tend désormais à dater la disparition des dernières provinces civiles de la seconde moitié du VIIIe siècle et de la première moitié du IXe siècle[71]. Même en ce cas, la création du thème de Cappadoce fut peut-être une conséquence de la révolte du stratège des Anatoliques Bardanès Tourkos contre Nicéphore Ier en 803[72]. Elle n'aurait pas fait exception dans la politique de Nicéphore Ier. Cet empereur d'une part ordonna la création de plusieurs thèmes dans les Balkans pour organiser la gestion des territoires reconquis, ceux du Péloponnèse et de Thessalonique[73]. Il tenta d'autre part d'affermir la défense du centre de l'Asie Mineure en ordonnant en 805 la reconstruction ou la fortification d'Ancyre, dans les Bucellaires, ou encore d'Andrasos et de Thébasa dans le thème des Anatoliques, puis, après la défaite essuyée face aux armées du calife en 806, en procédant à la restauration des forts conquis par les Arabes (en Lycaonie et en Cappadoce) suivant Théophane[74]. En 805, il reprit même l'offensive contre le califat en attaquant les villes ciliciennes d'Anazarbe, de Mopsueste et de Tarse, ainsi que Mélitène[75], et fomenta peut-être la révolte de Chypre[76]. Organisée en thème par un empereur qui est réputé être natif de cette zone de l'Anatolie[77], la Cappadoce, ou du moins une partie de la région, aurait bénéficié d'un nouvel investissement militaire et financier du pouvoir central.

Grâce aux travaux de M. Bonner, il est possible de suivre l'évolution militaire, administrative et sociale des régions du califat en position frontalière avec l'empire dans la seconde moitié du VIIIe siècle. Si l'avènement des Abbassides provoqua la faillite de l'autorité

69. CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De administrando imperio*, éd. G. MORAVCSIK, trad. R.J.H. JENKINS, Washington (DC) 1967 (Dumbarton Oaks Texts, 1), 50, p. 236.

70. Le pluriel de Cappadoce ne peut renvoyer qu'aux provinces (et non aux thèmes). Il me semble exclu qu'il puisse désigner dans ce contexte les provinces ecclésiastiques. Voir l'analyse dans *Mikra Asia* (cité n. 49), p. 262.

71. C. ZUCKERMAN, Learning from the Enemy and More: Studies in « Dark Centuries » Byzantium, *Millennium* 2, 2005, p. 79-134, particulièrement p. 125-134. J.-Cl. CHEYNET, L'administration impériale, dans *Le monde byzantin*, II (cité n. 7), p. 146-147.

72. Sur Bardanès Tourkos, voir *PmbZ* (cité n. 32), 766. Sur la révolte, voir TREADGOLD, *The Byzantine Revival* (cité n. 49), p. 131-133.

73. *Ibid*., p. 160-161. Treadgold mentionne encore le thème de Céphalonie. Voir en revanche *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks*, II (cité n. 40), p. 1 et 1.15, 1.17, 1.18. Je dois cette information à V. Prigent.

74. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6297, p. 481, AM 6298, p. 482. MICHEL LE SYRIEN, *Chronique* (cité n. 8), III, p. 16. BAR HEBRAEUS, *Chronography* (cité n. 8), p. 122. Voir TREADGOLD, *The Byzantine Revival* (cité n. 49), p. 138, p. 147-148.

75. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6297, p. 481 (mention de la Syrie). AL-ṬABARĪ, *Ta'rīkh* (cité n. 12), III 709, trad. XXX, p. 261-262. MICHEL LE SYRIEN, *Chronique* (cité n. 8), III, p. 16. AL-BALĀDHURĪ, *Futūḥ al-buldān* (cité n. 11), p. 188, trad. p. 293.

76. AL-ṬABARĪ, *Ta'rīkh* (cité n. 12), III 711, trad. XXX, p. 265 (avec références complémentaires n. 918).

77. Voir p. 468-469.

califale en Syrie du Nord et en Mésopotamie, dont profita, entre autres, Constantin V, la nouvelle dynastie se soucia, dès al-Manṣūr, d'établir son contrôle sur ces régions, vis-à-vis des soldats et chefs syriens restés fidèles aux Marwanides et des Byzantins. L'affirmation de l'autorité du calife se fit par la mise en place d'une nouvelle organisation militaire et administrative des places et des territoires frontaliers, par la reprise et la multiplication des expéditions conduites contre les Byzantins et, plus encore, par le commandement de ces expéditions par le calife en personne.

Bien que les musulmans se fussent établis à Mopsueste dès 703 et à Mélitène dans le deuxième quart du VIIIe siècle, ils ne réussirent à occuper durablement la Cilicie et la Jazīra qu'à partir des années 750 en en restaurant les forteresses ou en y édifiant de nouvelles agglomérations urbaines dans la seconde moitié du VIIIe siècle[78]. J.F. Haldon et H. Kennedy ont décrit cette politique – érection de murailles, édification de mosquées, établissement de garnisons, création, pour les plus importantes d'entre elles, de places commerciales et de banlieues – tout en remarquant que cette prise de possession du territoire s'arrêtait avec le Taurus[79].

À la même époque les régions frontalières commencèrent à acquérir, à partir du règne d'al-Manṣūr, un statut administratif distinct consacré par l'organisation territoriale décidée par Hārūn al-Rashīd[80]. En créant, dès la première année de son règne, le district des *ʿawāṣim*, ce dernier jeta les bases du système frontalier classique, même si, pour M. Bonner, la division entre une ligne de front, les *thughūr*, et une province refuge, les *ʿawāṣim*, est postérieure de quelques années.

Les musulmans reprirent les expéditions contre l'empire, des expéditions qui, dans un premier temps, sous al-Manṣūr, touchèrent les régions les plus orientales de l'empire, à savoir les anciennes provinces d'Arménie, la région de Mélitène et, plus au nord, Kamacha, conquise en 766/767. On constate en revanche une intensification de la pression arabe dans la région du Taurus, et plus précisément dans les parties les plus méridionales de la Cappadoce, pendant les califats d'al-Mahdī (775-785) et d'Hārūn al-Rashīd (786-809), et jusqu'à la signature d'un accord de paix entre Byzantins et Arabes en 806[81]. Plusieurs

78. Mopsueste en 756, Adana en 758-760, Tarse en 779, Marʿash entre 754 et 769, al-Ḥadath en 778-779, Mélitène en 757-758. Inventaire des données dans HALDON–KENNEDY, The Arab-Byzantine Frontier (cité n. 2), p. 106-110. Voir aussi BONNER, *Aristocratic Violence* (cité n. 2), p. 56-61, et sur les conflits militaires du règne d'Hishām (724-743), pendant la période précédente, K. Y. BLANKINSHIP, *The End of the Jihād State. The Reign of Hishām Ibn ʿAbd al-Malik and the Collapse of the Umayyads*, Albany 1994 (SUNY Series in Medieval Middle East History), qui explique le renversement de la dynastie umayyade par la succession de revers militaires essuyés par les armées califales sous son gouvernement.

79. HALDON–KENNEDY, The Arab-Byzantine Frontier (cité n. 2), p. 107-109.

80. Il semble que la Cilicie ait été gouvernée dans le cadre des *ajnād* de Syrie, plus précisément dans celui du *jund* de Qinnasrīn, créé sur ordre de Yazīd Ier (680-683), tandis que le nord de la Mésopotamie, la Jazīra, aurait été commandé avec l'Arménie et l'Azerbaïdjan.

81. Voir C.E. BOSWORTH, Byzantium and the Syrian Frontier in the Early Abbasid Period, dans M. ADNAN BAKHIT et R. SCHICK éd., *Proceedings of the Fifth International Conference on the History of Bilād al-Shām*, Amman 1991, p. 54-62, repris dans ID., *The Arabs, Byzantium and Iran* (cité n. 18), XII. Selon C.E. Bosworth, les autorités musulmanes, sous Hārūn al-Rashīd, encouragèrent les soldats à s'établir dans les forteresses nouvellement restaurées de Tarse et d'Adana.

forts de la région sont alors nommés et désignés comme cibles des expéditions arabes, qui, sous le règne d'Hārūn al-Rashīd, balayèrent l'ensemble de la région. Même si les campagnes arabes s'étendirent au-delà des régions cappadociennes et même galates, jusqu'à Dorylée en 778/779, Nicomédie et Chrysopolis en 781/782 et Amisos en 794, elles s'y focalisèrent une nouvelle fois[82].

En 776, al-ʿAbbās, oncle du calife, conduisit une campagne jusqu'à Ancyre au cours de laquelle, suivant al-Ṭabarī, il prit une ville et un grenier (*maṭmūra*)[83], que Théophane nomme Kasin[84]. L'expédition de 778/779, qui s'avança jusqu'à Dorylée et qui, comme l'affirment Théophane et al-Ṭabarī, ne réussit à prendre aucune ville, toucha probablement la région, si l'on en croit le rapprochement opéré par Grégoire entre une inscription de Farasha/Rodandos et la notice de la *Chronique* de Théophane[85]. En 780, une expédition commandée par Hārūn al-Rashīd assiégea et prit la forteresse de Sèmalouos/Samūlū, dont les habitants auraient été déportés à Bagdad suivant al-Balādhurī[86]. En 782, la forteresse de Mājida/Nakida tomba, pour la première fois, aux mains des Arabes au cours de la campagne conduite par le calife jusqu'à la Propontide[87]. Les auteurs arabes mentionnent plusieurs campagnes entre 789-790 et 794-795 mais ne précisent que rarement leurs objectifs militaires[88]. En 789, les armées arabes et byzantines s'affrontèrent à Kopidnados/Podandos dans le thème des Anatoliques[89]. En 797-798, Hārūn al-Rashīd

82. A. Miquel définit la zone frontalière du califat avec Byzance comme « le pays régulièrement disputé » : A. MIQUEL, La perception de la frontière chez les géographes arabes d'avant l'an mil, dans J.-M. POISSON éd., *Castrum 4* (cité n. 2), p. 132.

83. Sur le terme *maṭmūra*, caractéristique, dans l'empire, de la Cappadoce, qui désigne une excavation, naturelle ou artificielle, faisant fonction de grenier et, au pluriel (*maṭāmir*), un village troglodytique, voir *Encyclopédie de l'Islam*[2], Leyde – Paris 1991, VI, p. 833 et LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 151, n. 39.

84. AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), III 459, trad. XXIX, p. 170. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6268, p. 449. Voir BONNER, *Aristocratic Violence* (cité n. 2), p. 71. Sur l'identification de Kasin, voir HILD-RESTLE, *Kappadokien* (cité n. 9), p. 272-273 (identification avec Sasima), ou encore p. 202 (Kasè). Dans AGAPIUS DE MENBIDJ, *Histoire universelle* (cité n. 12), p. 287, mention uniquement d'Ancyre.

85. H. GRÉGOIRE, Rapport sur un voyage d'exploration dans le Pont et en Cappadoce, *Bulletin de correspondance hellénique* 33, 1909, p. 120-125, particulièrement p. 124-125. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6271, p. 452. AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), III 493, trad. XXIX, p. 206. Voir LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 171-172. Voir *infra*.

86. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6272, p. 453. AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), III 495-500, trad. XXIX, p. 210-215. BAR HEBRAEUS, *Chronography* (cité n. 8), p. 117. AL-BALĀDHURĪ, *Futūḥ al-buldān* (cité n. 11), p. 170-171, trad. p. 263-264. Voir LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 172-173. Sur Sèmalouos, voir HILD–RESTLE, *Kappadokien* (cité n. 9), p. 276-277.

87. Pour ces deux expéditions, voir BONNER, *Aristocratic Violence* (cité n. 2), p. 73-74. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6274, p. 456. AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), III 503-505, trad. XXIX, p. 220-222. Théophane ne mentionne pas la prise de Mājida. Voir LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 173-176. Sur Mājida, voir HILD-RESTLE, *Kappadokien* (cité n. 9), p. 243-244.

88. Dans AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), mentions de raids en III 629, trad. XXX, p. 138-139, III 637, trad. XXX, p. 151. En 792/793, ce fut Thébasa en Lycaonie occidentale : THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6286, p. 469 ; MICHEL LE SYRIEN, *Chronique* (cité n. 8), III, p. 8-9 (Rabasah). AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), III 628, trad. XXX, p. 138, se contente de mentionner la prise d'une forteresse lors de l'expédition d'été.

89. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6281, p. 463. AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), III 607, trad. XXX, p. 104, ne donne pas de détail géographique sur l'expédition d'été, pas plus que les autres

s'empara de la forteresse d'al-Ṣafṣāf, au nord des portes ciliciennes, tandis qu' ʿAbd al-Malik b. Ṣāliḥ s'avança jusqu'à Ancyre et prit un *maṭmūra*[90]. En 803, le fils et héritier du calife, al-Qāsim, assiégea Koron/Qurra et Sinān, sans obtenir d'autre succès que la libération de 320 prisonniers musulmans par les Byzantins[91]. Lorsqu'en 806, en riposte à l'expédition conduite l'année précédente par Nicéphore Ier en Cilicie, Hārūn al-Rashīd s'empara d'Héraclée, il investit toute la région, au vu des places qu'il réduisit : Théophane énumère Tyane, Héraclée, Malakopéa, ainsi que Thébasa dans l'ancienne Lycaonie et, non localisées, Andrasos et Sidéropalos, tandis qu'al-Ṭabarī cite Dhū al-Kulāʿ, Ḥiṣn al-Ṣaqāliba («la forteresse des Slaves»), Dabasa/Thébasa, al-Ṣafṣāf, Malakopéa, Héraclée et Tyane[92]. Les succès des armées califales, célébrés par les milieux littéraires arabes, obligèrent l'empereur byzantin à conclure un traité de paix, jugé particulièrement humiliant par les chroniqueurs arabes[93].

Dans son compte rendu de l'expédition califale, Théophane commence par signaler la construction à Tyane d'une maison de prière musulmane, «la maison du blasphème» suivant les termes employés par l'auteur byzantin (une mosquée ou, plus probablement, un simple oratoire[94]), tandis qu'al-Ṭabarī mentionne qu'Hārūn al-Rashīd donna l'ordre d'y construire une résidence[95]. Ce détail donné par le chroniqueur byzantin souligne

chroniqueurs arabes mentionnés en notes de la traduction. H. GRÉGOIRE, Autour de Digénis Akritas. Les cantilènes et la date de recension d'Andros-Trébizonde, *Byz.* 7, 1932, p. 287-288. Voir TREADGOLD, *The Byzantine Revival* (cité n. 49), p. 401 n. 110.

90. AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), III 646, trad. XXX, p. 165 (avec mention des autres sources arabes). THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6290, p. 473 (dévastation de la Cappadoce et de la Galatie par Abimelech). BONNER, *Aristocratic Violence* (cité n. 2), p. 91. Sur al-Ṣafṣāf, voir HILD–RESTLE, *Kappadokien* (cité n. 9), p. 268.

91. AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), III 694, trad. XXX, p. 238-239 (n. 830 : mention des autres sources arabes). BONNER, *Aristocratic Violence* (cité n. 2), p. 94. Sur Koron, dont c'est la plus ancienne mention, voir HILD–RESTLE, *Kappadokien* (cité n. 9), p. 216. Sur Sinān, voir HILD–RESTLE, *Kappadokien* (cité n. 9), p. 277-278.

92. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6298, p. 482. AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), III 708-711, trad. XXX, p. 261-264. Les termes, dans al-Ṭabarī, de l'avant-dernière clause de l'accord conclu entre le calife et l'empereur, qui concerne les places fortes, sont paradoxaux : «Nicephorus further contracted not to destroy Dhū al-Kulāʿ, Ṣumālū or Ḥiṣn Sinān, whilst al-Rashīd guaranteed not to resettle and fortify Heraclia […]». Dans HILD–RESTLE, *Kappadokien* (cité n. 9), p. 277-278, le texte en est modifié tacitement : «Bei den Friedensverhandlungen mit Hārūn ar-Rašīd 806 bestand Nikephoros I darauf, dass die Araber Ḥiṣn Sinān ebenso wie D̲ū l'Kilāʿ (→ Kyzistra) u. Ṣamāluh (→ Sēmaluos) nicht zerstören sollten.» La clause, si l'on reste fidèle au texte d'al-Ṭabarī, implique que les Arabes renoncent à s'établir à Héraclée, au nord du Taurus, tandis que les Byzantins s'engagent à ne pas détruire des places de l'empire détenues par les Arabes (ou susceptibles d'être détenues?). L'identification de Dhū al-Kulāʿ est très incertaine. Sur l'événement et sa tradition, voir M. CANARD, La prise d'Héraclée et les relations entre Hārūn ar-Rashîd et l'empereur Nicéphore Ier, *Byz.* 32, 1962, p. 345-379, repris dans ID., *Byzance et les musulmans du Proche-Orient*, Londres 1973 (Variorum Reprints, CS, 18), XVIII. BONNER, *Aristocratic Violence* (cité n. 2), p. 96-97. TREADGOLD, *The Byzantine Revival* (cité n. 49), p. 144-146.

93. Un triple tribut doit être versé par l'empire, pour l'empire, pour l'empereur et pour son fils.

94. Pour désigner la mosquée, on trouve le terme de *magisdion* dans *De administrando imperio* (cité n. 69), c. 21, l. 112-115, translittération grecque du terme arabe.

95. En évoquant Tyane, puis Héraclée, Théophane inverse la chronologie des événements si l'on en croit le récit d'al-Ṭabarī. Sur la «résidence», voir CANARD, La prise d'Héraclée (cité n. 92), p. 358-359, n. 4.

l'implication du calife. L'action militaire de celui-ci est en effet marquée par l'ampleur de son engagement personnel dans le jihad, qui fait de lui, suivant C.E. Bosworth et M. Bonner, le premier calife-*ghāzī*. M. Bonner, qui expose l'image que l'historiographie de cour a construite de Hārūn al-Rashīd, interprète l'ensemble de sa politique, notamment la création des *ʿawāṣim* qui vise à séparer les régions frontalières du reste des provinces du nord du califat, et son action de *ghāzī*, comme une tentative d'affaiblissement des gouverneurs et seigneurs de la guerre et d'émancipation vis-à-vis des pouvoirs intermédiaires à l'intérieur de l'État musulman. Cette tentative fait de la zone frontalière avec Byzance une « zone sacrée » sous le contrôle immédiat du calife (et largement propriété de la famille abbasside). M. Bonner explique l'importance que plusieurs des premiers califes abbassides attachèrent aux frontières et à la guerre avec Byzance par les enjeux politiques et sociaux du monde musulman, dont la confrontation avec les Byzantins ne serait que le théâtre[96].

À l'inverse, il est difficile de ne pas lier la création du thème de Cappadoce à l'importance accordée par les califes abbassides, en particulier Hārūn al-Rashīd, à cette zone frontalière du califat et, secondairement, à la guerre contre les Byzantins entre les années 770 et la première décennie du IXe siècle. La mise en place de ce nouveau thème est contemporaine de l'indéniable pression des armées califales en Cappadoce méridionale. S'il ne s'agit pas de considérer la création du thème de Cappadoce comme la réplique de l'institution des *ʿawāṣim*, on ne peut exclure que la politique du califat ait eu des conséquences sur l'évolution administrative des territoires frontaliers de l'empire.

S'il y eut, avec la création du thème de Cappadoce, une réorganisation administrative à la frontière de l'empire, a-t-elle été limitée aux régions cappadociennes les plus méridionales ? Dans quelles circonstances le Charsianon, immédiatement au nord et nord-est de celles-ci, a-t-il gagné son autonomie administrative[97] ?

Charsianon est mentionné pour la première fois à l'occasion des expéditions arabes dans la région : en 730, il fut pris par les armées du califat[98]. Simple forteresse à cette date, Charsianon est le siège d'un clisurarque dans le *Taktikon Uspenkij*, soit, au plus tard, en 842/843[99]. Alors qu'un clisurarque de Charsianon est attesté pour la dernière fois en 863[100], un stratège de Charsianon est mentionné pour la première fois en 873[101]. La création du thème est donc datée de manière unanime. Entre 730 et 842, Charsianon n'est mentionné qu'à deux occasions, pendant le règne de Théophile. On ne saurait dire

96. BONNER, *Aristocratic Violence*, mentionne néanmoins la crainte des invasions byzantines que révèle l'apocalyptique musulmane.

97. Pour GELZER, *Die Genesis der byzantinischen Themenverfassung* (cité n. 49), p. 94-96, ce fut en 793, à la suite d'une révolte du thème des Arméniaques.

98. THÉOPHANE, *Chronographia* (cité n. 9), AM 6222, p. 409. AL-ṬABARĪ, *Taʾrīkh* (cité n. 12), II 1530, trad. XXV, p. 69 (n. 293 : mention des autres sources arabes). MICHEL LE SYRIEN, *Chronique* (cité n. 8), II, p. 501.

99. OIKONOMIDÈS, *Listes de préséance* (cité n. 49), p. 55.

100. *Continuation de Théophane* (cité n. 55), p. 181. JEAN SKYLITZÈS, *Synopsis historiarum* (cité n. 55), p. 100-101.

101. *Continuation de Théophane* (cité n. 55), p. 272. JEAN SKYLITZÈS, *Synopsis historiarum* (cité n. 55), p. 138. OIKONOMIDÈS, *Listes de préséance* (cité n. 49), p. 348.

si le terme de Charsianon désigne, dans ces occurrences, la forteresse ou, déjà, la clisure. En 831, Théophile défit les Arabes à ou près de Charsianon[102]. Sous l'empereur Théophile, saint Eudokimos y fut en fonction : la Vie métaphrastique prétend qu'il commanda une région de Cappadoce et résida à Charsianon, tandis que la notice du Synaxaire de Constantinople affirme qu'il commanda en Cappadoce, puis à Charsianon[103]. Aucun de ces textes hagiographiques n'est antérieur à la fin du IXe siècle. Tandis que la notice du Synaxaire semble simplifier la carrière d'Eudokimos et se référer à la géographie administrative et militaire de la fin du IXe siècle, la Vie métaphrastique est en contradiction avec la notice du *De administrando imperio* qui fait de Charsianon une ancienne tourme du thème des Arméniaques[104]. En l'état actuel de la connaissance de ce dossier hagiographique, aucun de ces textes n'éclaire avec précision la question.

On peut certes rapporter la création de la clisure aux événements de la guerre arabo-byzantine du règne de Théophile, à savoir l'expansion des Arabes en Cappadoce au début de la décennie 830. Pendant les dernières années du califat d'al-Ma'mūn, ses troupes réussirent en effet à s'emparer de plusieurs places fortes du sud de la Cappadoce, puis à s'y installer au moins momentanément. Elles en quadrillèrent assez systématiquement le territoire, Mājida, Koron et Sundus (Soandos ?) en 830, Héraclée, Anṭīgū et al-Aḥrab ainsi que Kasin en 831, Loulon en 832, avant qu'al-Ma'mūn ne donnât l'ordre, peu avant sa mort, de rebâtir Tyane[105]. Suivant al-Ṭabarī, en « [l]'an 218 al Ma'mun […] avait envoyé là des travailleurs et soldats. On commença les fondations sur un mille carré et l'on fit des murs sur trois parasanges avec quatre portes, chacune d'elles surmontée d'un ouvrage fortifié »[106]. Cette initiative extraordinaire d'al-Ma'mūn, qui fut abandonnée à la mort de celui-ci dans les mois suivants et que peinent à expliquer les historiens contemporains, atteste l'occupation temporaire de la région immédiatement au nord du Taurus par les Arabes. Cependant la création de la clisure de Charsianon ne pouvait constituer une mesure efficace. Si l'on en croit la localisation établie, de manière convaincante, par I. Beldiceanu-Steinherr contre Honigmann, Charsianon se trouvait en bordure méridionale de l'Halys, dans la région qui sépare Césarée du fleuve, dans un rayon de 50 km au maximum[107]. Ce repositionnement géographique de Charsianon, qui, bien que présenté et admis dans la *Tabula Imperii byzantini*, n'a pas été systématiquement enregistré dans les quelques études récentes des relations arabo-byzantines, en fait une forteresse qui défend, dans le piémont de l'Antitaurus, l'accès aux anciennes provinces de Cappadoce et à Césarée face aux expéditions arabes, en provenance de la Jazīra. En cas d'occupation du sud de la Cappadoce

102. *Continuation de Théophane* (cité n. 55), p. 114. JEAN SKYLITZÈS, *Synopsis historiarum* (cité n. 55), p. 68.

103. *Vie d'Eudokimos*, dans *Žitie svjatogo Evdokima Pravednogo*, éd. Ch. LOPAREV, Saint-Pétersbourg 1893 (*Pamjatniki drevnej pis'mennosti*, 96), p. 7. *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, *Acta Sanctorum*, *Propylaeum ad Acta Sanctorum Novembris*, éd. H. DELEHAYE, Bruxelles 1902, 31 juillet, 1, col. 857.

104. *De administrando imperio* (cité n. 69), 50, p. 236.

105. VASILIEV, *Byzance et les Arabes* (cité n. 2), I, p. 98-124.

106. *Ibid.*, I, p. 291.

107. I. BELDICEANU-STEINHERR, Charsianon kastron/Qalʿe-i Ḫarsanōs, *Byz.* 51, 1981, p. 410-429.

par les armées d'al-Ma'mūn, elle n'a d'autre utilité cependant que sa fonction de base arrière[108].

Que la fondation de la forteresse comme la création de la clisure de Charsianon, à une date inconnue dans la première moitié du IXe siècle, fût néanmoins la conséquence directe du conflit entre Byzantins et Arabes, c'est ce que suggèrent aussi les étymologies données par les Byzantins et les Arabes au terme Charsianon. Constantin VII, dans le *De thematibus*, prétend que la région moyenne de Cappadoce a été nommée Charsianon du nom d'un archonte, Charsios, qui s'est illustré, à l'époque de Justinien ou d'un autre empereur, dans la guerre contre les Perses[109]. Cette étymologie n'est pas sans rapport avec l'association que fait un géographe arabe du Xe siècle, al-Iṣṭakhrī, entre les habitants de Charsianon aux yeux et aux cheveux noirs et la tribu des Ghassān dont ils prétendent descendre. Il précise que ce groupe se serait installé dans la région avec Jabala b. al Ayham[110]. En effet, suivant plusieurs auteurs arabes, des membres de la tribu des Ghassān, anciens alliés des Byzantins contre les Perses, qui s'illustrèrent, entre autres, au moment de la reconquête d'Héraclius, s'installèrent en Asie Mineure après avoir combattu et avoir été défaits avec les Byzantins à la bataille de Yarmūk en 636. Pour al-Balādhurī, 30 000 hommes auraient suivi Jabala b. al-Ayham « dans le pays des Grecs »[111]. Quant à Michel le Syrien, il précise que ce Jabala, dont, comme al-Ṭabarī et al-Mas῾ūdī, il fait l'ancêtre de l'empereur Nicéphore Ier, se serait installé en Cappadoce avec ses compagnons à l'époque du calife ῾Umar Ier [112]. On doit remarquer que cette tradition, éclatée et

108. D. POTACHE, Le thème et la forteresse de Charsianon : recherches dans la région d'Akdagmadeni, dans H. AHRWEILER *et al.*, *Geographica byzantina*, Paris 1981 (Byzantina Sorbonensia, 3), p. 107-117, rappelle brièvement l'implication du thème de Charsianon dans les conflits militaires de la région, voire de l'empire.

109. *De thematibus* (cité n. 49), p. 65. Il ne s'agit pas nécessairement d'un prédécesseur de Justinien Ier comme l'indiquent HILD–RESTLE, *Kappadokien* (cité n. 9).

110. AL-IṢṬAKHRĪ, *Kitāb al-masālik wa l-mamālik*, éd. M. J. DE GOEJE, Leyde 1967 (Bibliotheca geographorum arabicorum, 1), p. 45. Voir HILD–RESTLE, *Kappadokien* (cité n. 9), p. 163-164. Sur Jabala b. al-Ayham, le dernier roi de la lignée des Jafnides de la tribu des Ghassān, voir Th. NÖLDEKE, *Die Ghassânischen Fürsten aus dem Hause Gafna's*, Berlin 1887 (Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Philosophisch-historische Classe, Abh. II), p. 1-63, qui, p. 46, signale, d'après Ibn al-Kalbī (mort en 819 ou 821), que Jabala se serait établi à Charsianon en Cappadoce ; I. SHAHÎD, Sigillography in the Service of History. New Light, dans Cl. SODE et S. A. TAKÁCS éd., *Novum Millennium: Studies on Byzantine History and Culture Dedicated to Paul Speck*, Aldershot 2001, p. 369-377 ; J. BRAY, Christian King, Muslim Apostate: Depictions of Jabala ibn al-Ayham in Early Arabic Sources, à paraître dans M. DEBIÉ, H. KENNEDY et A. PAPACONSTANTINOU éd., *Writing 'True Stories': Historians and Hagiographers in the Late Antique and Medieval Near East*, 2009. Je remercie l'auteur d'avoir mis à ma disposition son article avant sa parution.

111. AL-BALĀDHURĪ, *Futūḥ al-buldān* (cité n. 11), p. 136, trad. p. 208-210.

112. MICHEL LE SYRIEN, *Chronique* (cité n. 8), III, p. 15. BAR HEBRAEUS, *Chronography* (cité n. 8), p. 120-121. Pour AL-ṬABARĪ, *Ta'rīkh* (cité n. 12), III 695, trad. XXX, p. 239-240, « The Byzantines mention that this Nicephorus was a descendant of Jafnah of the house of Ghassan ». Voir aussi AL-MAS῾ŪDĪ, *Le livre de l'avertissement et de la révision* (cité n. 5), p. 228 : « On dit qu'il était de la famille de Djafnah le Gassanide et descendant d'ancêtres qui avaient embrassé le christianisme ; selon une autre tradition il descendait des chrétiens d'Iyād qui avaient émigré de la Mésopotamie sur le territoire de Roum, sous le khalifat d'Omar, fils de Khattab. » Il ne me semble pas que les sources byzantines mentionnent cette émigration dans l'empire. Sur Jabala b. al-Ayham, voir M. CANARD, Quelques « à-côté » de l'histoire des relations entre Byzance et les Arabes, *Studi orientalistici in onore di Giorgio Levi Della Vida*, Rome 1956 (Pubblicazioni dell'Istituto per

fragmentaire en l'état, qui fait de la Cappadoce le lieu d'émigration de membres de la tribu des Ghassān dans le contexte des invasions arabes, inclut, dans le cas des auteurs arabes et syriaques, Nicéphore Ier.

L'essor de Charsianon illustre, avec beaucoup de netteté, les transformations civiles et militaires, urbaines et provinciales, des régions d'Asie Mineure les plus exposées aux expéditions arabes, la réorganisation autour d'une citadelle de la défense et de l'administration de l'ensemble de la région aux dépens des établissements plus anciens. Dans la seconde moitié du Xe siècle, l'auteur de la *Vie de Michel Maléinos* a résumé cette évolution en ces termes : Charsianon, « une forteresse inattaquable et d'un abord difficile pour les raids barbares, […] a donné son nom à toute la région et […] a concurrencé et fait disparaître l'ancienne appellation [celle de Cappadoce] »[113]. Le compte rendu des expéditions arabes, dans les sources arabes comme dans les sources byzantines, fait apparaître de nouveaux buts de guerre et de nouveaux lieux défensifs, Loulon, Mājida, Koron ou Charsianon, tandis que les cités connues pendant l'antiquité tardive ne sont que peu mentionnées. Si Podandos, Tyane et Kybistra/Héraclée sont encore attestées, en revanche les cités et évêchés de Faustinopolis, Môkissos, Doara, Sasima, Nazianze, Kôloneia, Parnassos, Nysse, Therma et Kamouliana, ainsi que de Césarée, sont pratiquement passés sous silence, sauf dans les notices épiscopales. Aussi n'est-il pas surprenant que la hiérarchie des agglomérations fût elle-même bouleversée : Koron et Charsianon sont attestés au IXe siècle comme les chefs-lieux de leur thème (de Cappadoce pour le premier) ou clisure respectif[114]. Le renouvellement de la toponymie de la région comme la fortification de l'habitat ne sont que des exemples, particulièrement nets, des mutations de la géographie de l'Asie Mineure et notamment des zones frontalières. J.F. Haldon et H. Kennedy ont évoqué ce mouvement d'abandon des sites les plus anciens, principalement des sites de plaine, pour des sites élevés et protégés[115]. Si l'ensemble du tableau dressé par J.F. Haldon et H. Kennedy – « a land of villages and fortresses » – concernant l'évolution des structures urbaines est juste, il faut néanmoins en nuancer ici la portée en raison de la faible urbanisation des provinces de Cappadoce dans les siècles précédents. Seule Césarée semble avoir été une cité de quelque importance au début du VIIe siècle. Il s'agit moins d'une ruralisation de cette partie de l'Anatolie que d'une mise en défense. La multiplicité des nouveaux toponymes suggère peut-être au contraire que, dans cette région très rurale, les impératifs de défense ont abouti à une concentration de l'habitat, à une densification ou à un dédoublement des agglomérations, suivant ce que suggère, à la fin du Xe siècle, le *Ḥudūd al-ʿālam* : « To each village apertains a castle, where in time of flight (they may take shelter) »[116].

l'Oriente, 52), p. 104, n. 2, p. 106, repris dans ID., *Byzance et les musulmans du Proche-Orient* (cité n. 92), XV. Sur les migrations des Arabes dans l'empire, voir I. SHAHID, *Byzantium and the Arabs in the Fifth Century*, Washington (DC) 1989, p. 327-328 ; DITTEN, *Ethnische Verschiebungen* (cité n. 23), p. 58.

113. *Vie de Michel Maléinos*, 3, dans L. PETIT éd., Vie et office de saint Michel Maléinos, suivis d'un traité ascétique de Basile Maléinos, *Revue de l'Orient chrétien* 7, 1902, p. 550.

114. BROOKS, Arabic Lists (cité n. 49), p. 75-76.

115. HALDON–KENNEDY, The Arab-Byzantine Frontier (cité n. 2), p. 95-98.

116. *Ḥudūd al-ʿālam. The Regions of the World: A Persian Geography 372 A.H.-982 A.D*, trad. V. MINORSKY, Oxford 1937 (E.J.W. Gibb Memorial New Series, 11), p. 156-157, cité dans HALDON–KENNEDY, The Arab-

Comme le décrit, un peu antérieurement, le *De velitatione*, ces places fortes, parfois de simples sites défensifs, avaient pour fonction d'abriter la population paysanne au moment des expéditions arabes[117].

Si les évocations des expéditions arabes signalent cette nouvelle distribution des agglomérations, elles ne permettent pas en revanche de la dater. On peut tout au plus supposer qu'elle a été induite par l'insécurité militaire des installations dans les plaines et les vallées et favorisée, voire rendue possible, par la faiblesse démographique de la région. La seule information disponible sur la mise en défense de la région concerne l'établissement de Rodandos, à mi-chemin entre Césarée et Adana : suivant une inscription éditée et datée de 778/779 par Grégoire, un spathaire impérial nommé Syméon fut chargé de la construction ou de la reconstruction du *kastron* de Rodandos[118]. Le sceau de Constantin, notaire de Rodandos, daté du tournant des VIIIe et IXe siècles, confirme, pour cette époque, l'appartenance de l'agglomération à l'empire[119]. Pourtant, on ignore trop de choses pour imputer au pouvoir impérial l'édification de l'ensemble des forts ou des établissements fortifiés de Cappadoce, même si sont mentionnées des instructions de cette nature pour la Bithynie, la région d'Ancyre et les confins occidentaux de l'ancienne Cappadoce dans la première moitié du IXe siècle, notamment sous Nicéphore Ier.

La reconnaissance administrative de la zone frontalière, dans le cadre du thème de Cappadoce, des clisures de Séleucie et de Charsianon, eut lieu à l'époque où le califat élaborait sa propre gestion de la frontière byzantine. Elle se fit cependant en des termes différents. Dans l'empire, cette horogenèse n'aboutit pas à la mise en place d'une organisation globale et spécifique de la zone frontalière, n'ayant pas été organisée dans son ensemble en clisures. La création du thème de Cappadoce au début du IXe siècle, comme l'ensemble des mesures qui touchèrent la région dans les décennies précédentes (stationnement des armées, fortification des agglomérations et implantation de populations), eut lieu dans la continuité de l'administration territoriale du reste de l'empire. C'est peut-être l'indice que la région frontalière ne pose pas alors de problème spécifique à l'État byzantin.

Byzantine Frontier (cité n. 2), p. 96. Conclusion similaire de H. AHRWEILER, L'Asie Mineure et les invasions arabes (VIIe-IXe siècles), *Revue historique* 227, 1962, p. 28-32, repris dans EAD., *Études sur les structures administratives et sociales de Byzance*, Londres 1971 (Variorum Reprints, CS, 5), IX.

117. *Le traité sur la guérilla (De velitatione) de l'empereur Nicéphore Phocas (963-969),* éd. G. DAGRON et H. MIHĂESCU, trad. et com. G. DAGRON, Paris 1986 (Le monde byzantin), p. 225-229.

118. GRÉGOIRE, Rapport (cité n. 85), p. 120-125. Fr. HILD, *Das byzantinische Strassensystem in Kappadokien*, Vienne 1977 (Österreichische Akademie der Wissenschaften. Philosophisch-historische Klasse, Denkschriften, 131. Veröffentlichungen der Kommission für Tabula Imperii Byzantini, 2), p. 124-125. Si le formulaire de l'inscription est en effet similaire à la mention que fait Théophane de l'initiative prise par Léon IV en 778/779 face à une expédition arabe contre Dorylée – chaque texte emploie le verbe ἀπολύειν –, je ne crois pas que l'on puisse interpréter cette initiative comme une mise en défense générale des provinces orientales de l'empire. L'action de Syméon se rapporte probablement aux expéditions conduites par les Byzantins dans la région, en 778 contre Germanicée, en 781 contre al-Ḥadath. Voir LILIE, *Die Reaktion* (cité n. 2), p. 166-167.

119. SEIBT-ZARNITZ, *Das byzantinische Bleisiegel* (cité n. 57), 2.2.2. Voir *Catalogue of Byzantine Seals at Dumbarton Oaks*, IV (cité n. 62), 46, p. 122.

Signes de l'investissement de l'État dans la région, de son intégration au reste de l'empire, la formation du thème de Cappadoce comme celle des clisures de Séleucie et de Charsianon constituèrent non pas des mesures d'urgence et de pure défense, mais les prémices de la reconquête byzantine en Orient[120].

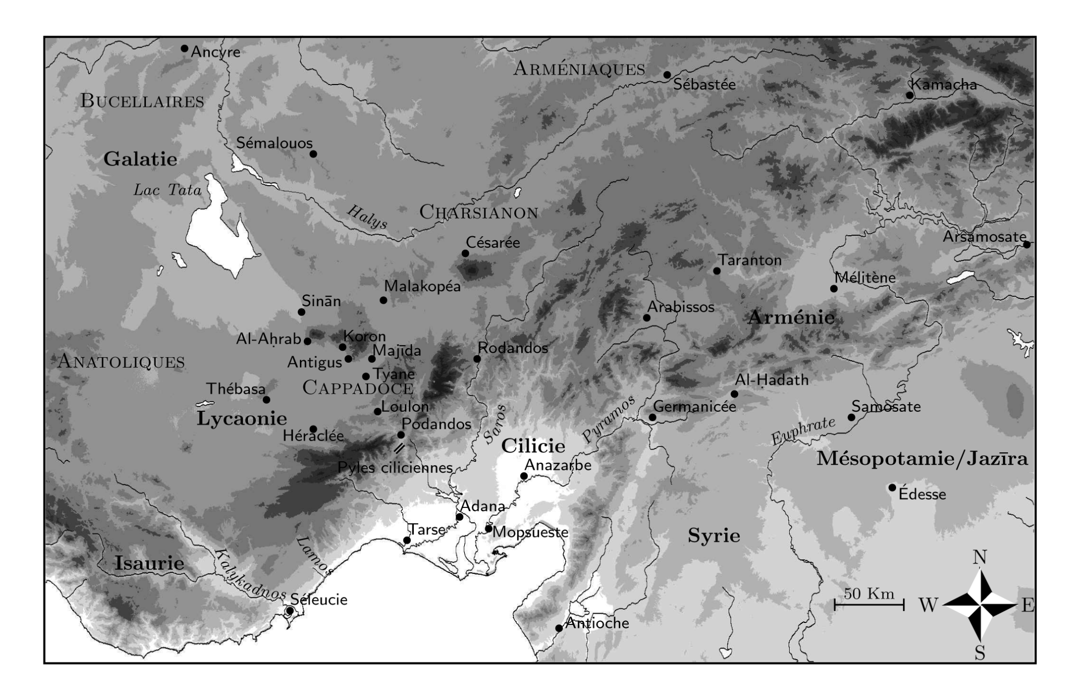
À deux reprises, entre la fin du VIII^e siècle et les années 830, les armées du califat commencèrent pourtant à s'établir dans les contreforts septentionaux du Taurus. Si ces tentatives échouèrent, elles montrent que les montagnes du Taurus et de l'Antitaurus, assimilées à une barrière naturelle par les auteurs modernes, ne constituaient pas une frontière *a priori*, que les *thughūr* et les *ʿawāṣim* ne figèrent pas la zone frontalière, comme le laissent accroire les géographes musulmans. Même si la frontière a gagné une acception territoriale et, secondairement, administrative, dans le califat comme dans l'empire, elle conserva sa mobilité car elle continua d'être le produit de l'expansion des uns et de la résistance des autres. Bien que, comme l'écrit C.E. Bosworth, la situation militaire entre Byzance et le *dār al-Islām* fût stabilisée dans les faits, faute de victoires décisives et durables[121], les expéditions tant byzantines que musulmanes eurent une fonction stratégique que suggère la seule existence de mines dans cette région du Taurus[122] et que l'on tend à oublier ou à banaliser à trop les assimiler à un rituel de confrontation (non défini) ou à la mise en œuvre de l'idéologie du jihad.

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
UMR 8167, Orient & Méditerranée

120. La frontière est caractérisée par TOUBERT, Frontière (cité n. 2), p. 16, comme « le meilleur indicateur de l'état de l'État ». Voir aussi AHRWEILER, La frontière (cité n. 4), p. 223 : « [...] c'est lors de sa puissance que l'Empire concrétise sa frontière par des institutions et par des œuvres de défense [...] ».

121. BOSWORTH, Byzantium and the Syrian Frontier (cité n. 81), p. 55-56.

122. B. PITARAKIS, Mines anatoliennes exploitées par les Byzantins : recherches récentes, *Revue numismatique* 153, 1998, p. 141-185, notamment p. 168-175.



Les régions frontalières de l'Empire et du califat.